

Recherches sociographiques



Gilles GAGNÉ (dir.), *Main basse sur l'éducation*

Bernard Jasmin

Volume 41, numéro 3, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057397ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057397ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jasmin, B. (2000). Compte rendu de [Gilles GAGNÉ (dir.), *Main basse sur l'éducation*]. *Recherches sociographiques*, 41(3), 567–570.

<https://doi.org/10.7202/057397ar>

COMPTES RENDUS

Gilles GAGNÉ (dir.), *Main basse sur l'éducation*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 294 p.

La lecture de l'ouvrage collectif *Main basse sur l'éducation* m'a incité à réfléchir de nouveau à cette dérive de l'éducation qui s'intensifie depuis les années soixante. Par quel cheminement en est-on arrivé à un tel déni de la valeur de la connaissance au point de renverser le rapport classique du savoir et de la pédagogie ? La pédagogie meurt, et le savoir est traité comme un accident. La recherche de la rationalité et de l'universalité étant au cœur de l'histoire de l'Occident, s'en détourner équivaut à un suicide spirituel.

Dans l'ouvrage en question, Gaëtan DAOUST fait une excellente description de l'état actuel des sciences de l'éducation. Devenues statiques, elles veulent s'imposer à tous comme une nouvelle théologie ; pour enseigner, il faut passer par ce nouveau séminaire où on prétend assurer une formation professionnelle plus importante, selon les adeptes, que la maîtrise des disciplines d'enseignement.

Rappelons, pour mémoire, quelques étapes marquantes de la constitution des sciences de l'éducation. La lecture de *l'Émile*, en particulier par PESTALOZZI et FROEBEL, a fait naître des courants pédagogiques nouveaux. De la fiction de *l'Émile*, roman de la nature humaine, on passe à des pratiques pédagogiques suggérées par ce texte. *L'Émile*, isolé de la totalité de l'œuvre philosophique et poétique de ROUSSEAU, devient tout bonnement un traité de pédagogie. Maintenant Rousseau est revendiqué aussi bien par les tenants de la non-directivité que par les behavioristes. L'intériorité et sa négation honorent les mêmes dieux !

Au début du XX^e siècle, le psychologue CLARAPÈDE, intéressé à de nombreux problèmes, en vient à centrer ses recherches sur la psychologie de l'enfant et sur les possibles applications psychologiques. Avec l'ouvrage de 1905, *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*, il ouvre un champ de recherche qui contribuera à l'illusion d'une pédagogie scientifique.

Il y a cependant de grandes différences entre les préoccupations théoriques et pratiques des fondateurs qui préparent la rupture avec la pédagogie traditionnelle et les défenseurs aveugles des sciences de l'éducation. Ceux-ci recourent à la psychologie comme fondement sans poursuivre de recherches, il s'agit dans la situation

actuelle d'un amalgame de psychologie et de pédagogie où la psychologie perd ses caractéristiques scientifiques et où la pédagogie cesse d'être un art.

Cette fusion arbitraire donne naissance au néologisme « psychopédagogie ». L'activité ainsi désignée implique un double processus : enseigner et analyser les réactions des élèves. Il suffit de s'arrêter un moment et réfléchir à l'ambiguïté de la situation pour conclure à la nécessité de faire un choix. Ou on enseigne, ou on s'adonne à la recherche psychologique. S'il fallait tenir compte des différences individuelles, des sentiments particuliers, des difficultés occasionnelles, on ne commencerait jamais à enseigner.

Bruno BETTELHEIM dans un article intitulé « Psychanalyse et éducation » a réfléchi sur l'apport possible des idées psychanalytiques à l'éducation. Il en arriva à la conclusion que les professeurs qui s'intéressent à la psychanalyse abandonnent malheureusement l'enseignement.

La pédagogie traditionnelle se vouait à la transmission du savoir, la psychopédagogie accorde une priorité à l'action par rapport à la réflexion, à la parole par rapport à l'écrit, elle nie la nécessité d'un changement de rythme, d'une distance pour accéder à la réflexion. Elle fait sienne l'expression absurde « apprendre à apprendre » qui dit clairement l'absence de contenu.

Jusqu'à cette époque « heureuse » de la pédagogie actuelle où l'acquisition des connaissances devient secondaire par rapport au rêve d'un enfant créateur, la mémoire de l'humanité se traduisait dans les programmes d'études. De cette idéologie qui donne naissance au « s'éduquant », on pourrait déduire que l'enfant de *L'Activité éducative* est à la fois le sujet et l'objet de la connaissance.

La pure spontanéité de l'esprit cadrait mal avec la notion d'apprentissage qui réintroduit l'extériorité, du texte de 1970, qui se voulait l'inspirateur d'une nouvelle pédagogie, appelée à transformer non seulement les institutions d'enseignement, mais aussi la société, on a gardé seulement la dévalorisation du savoir. Comme le crépuscule de l'enfant créateur dévalorise le « s'éduquant », on parle davantage de « l'apprenant ».

On peut supposer que les auteurs de *L'Activité éducative* avaient aussi en vue de corriger une des nombreuses erreurs du bouleversement des années soixante, soit de vouloir transformer au départ le secondaire en abandonnant à son sort l'enseignement élémentaire. Le caractère utopique de ce texte m'incite à établir une comparaison avec une autre utopie, toujours rayonnante, celle du *Refus global*. Les deux écrits, étrange coïncidence, font appel aux possibilités créatrices de tout individu pour transformer la société ; pour que ces deux utopies sœurs se réalisent, il aurait fallu se libérer de tout ce qui entravait la spontanéité créatrice, nier l'histoire et ses conflits.

La tâche étant impossible, le beau rêve est devenu cauchemar ; l'évangile de la non-directivité a favorisé la décroissance des contenus d'enseignement et le désintérêt pour la culture générale. Avant la triste réforme des années soixante, on aurait pu parler de culture seconde alors qu'aujourd'hui on ne peut que déplorer son anémie. Ce qui en reste de plus vif dans le milieu de l'enseignement a trouvé refuge

dans quelques écoles privilégiées que les assassins de la vie de l'esprit voudraient faire disparaître.

Les collèges classiques où subsistait une culture seconde n'échappaient pas à la critique de plusieurs qui trouvaient insupportables la censure dans l'enseignement des lettres et le caractère purement formel de l'enseignement des humanités. Le témoignage du regretté Marcel RIOUX à ce sujet mérite d'être souligné ; en 1953, il publiait dans *Cité libre* « Remarques sur l'éducation secondaire et la culture canadienne-française », une critique sévère de l'enseignement des collèges qui reflétait la pauvreté de notre culture. D'autres écrits traitèrent de la même question.

Ces analyses critiques proposaient des réformes et ne visaient en rien à abolir les collèges. À l'esprit de réforme se substitua l'esprit de démolition qui entraîna la disparition des écoles normales et des écoles techniques et à plus ou moins long terme celle des collèges classiques. Comment a-t-on pu proposer, dans une société aussi fragile que la nôtre, la suppression d'institutions qui, si elles exigeaient des modifications, méritaient notre considération ?

Cette période était propice à une réforme sociale et culturelle ; on a décidé dans le domaine de l'éducation de confier ce renouvellement au magma de la polyvalence. Oubliant que l'enseignement exige le respect de la tradition, on a choisi dans la plus grande inconscience le déracinement dans l'immédiateté la plus totale. C'est un des traits dominants de notre comportement culturel de vouloir se détourner de notre histoire, d'élaborer des projets de recommencement qui naissent sans doute de nos profondes désillusions.

Dans la division entre la culture première et la culture seconde, j'ai été étonné qu'on accepte, sans critique, le fait que l'enseignement élémentaire soit devenu le prolongement de l'univers familial. Il n'en a pas toujours été ainsi au Québec. Il faudrait se demander à quel moment ce fléchissement s'est amorcé. Si l'école élémentaire ne devient un préambule à une authentique culture seconde, nous continuerons de nous baigner dans le fleuve de l'oubli et de l'ignorance. Apprendre à écrire, à lire et à compter n'est pas une mince affaire et c'est à peine si nos institutions réussissent cette tâche avec l'approche pédagogique qu'ils ont choisie pour « gérer » leur programme déficient. Pas étonnant qu'on traîne des problèmes d'analphabétisme jusqu'au cégep.

Une des missions de l'école élémentaire devrait être de dégager peu à peu l'enfant de la puissance familiale. L'univers familial est le lieu du sentiment, l'école est le lieu où on doit accéder à la rationalité, dans cette longue initiation qu'on exige de nos enfants. L'école manque à sa mission en glissant vers le monde du sentiment.

Quel que soit le point de vue envisagé, les différents essais révèlent les déficiences du système d'éducation de la base au sommet. Les responsables du système d'éducation sont devenus des destructeurs de la tradition culturelle et en sont probablement inconscients puisque la plupart d'entre eux n'ont pas de rapport vivant à la culture. Les facultés des sciences de l'éducation qui appauvrissent avec conviction les programmes de formation des enseignants et le ministère de l'Éducation, le maître d'œuvre des programmes à rabais, ont conjugué leur force

pour que l'enseignement soit de plus en plus atomisé ; le rêve de liberté créatrice s'est estompé et l'influence du taylorisme et du béhaviorisme devient dominante. On peut vraiment dire qu'on est tombé de Charybde en Scylla. Les « personnes-ressources » du rapport Parent et les « facilitateurs » de *L'Activité éducative* sont devenus des techniciens soumis. La seule constante dans cette succession est le délire qui, par définition, est imperméable au doute.

Quant aux syndicats d'enseignement, je sais depuis mes premières rencontres avec des représentants de la CEQ, au moment de la régionalisation, que la centrale sera toujours prête à collaborer avec tous ceux qui s'ingénient à réduire le système d'éducation à un état de médiocrité, favorisant ainsi l'accroissement d'un prolétariat intellectuel.

Ce funeste triangle aussi puissant que l'était l'Église dans la plus longue durée de notre histoire n'a pas, contrairement à celle-ci, une tradition culturelle qui humanise cette puissance et se traduit dans les institutions.

Devant cette force brute, existe-t-il des compromis possibles qui pourraient atténuer cette dégradation ? Pouvons-nous encore vivifier les restes d'une tradition qui végète encore dans le système d'enseignement ? Dans l'ordre administratif, Jean GOULD fait la suggestion suivante : que les commissions scolaires puissent choisir entre deux types de candidats, les uns venant des sciences de l'éducation, les autres des facultés disciplinaires. La possibilité d'un choix serait un indice que la liberté peut se manifester de nouveau.

Cette situation désastreuse qui résulte de nos choix individuels et collectifs a rendu possible la constitution d'un pouvoir aveugle. Devant cet état de fait, on doit se rappeler que l'échec peut être nourricier, susciter de nouvelles formes de pensée et d'action. C'est une invitation à la pensée critique de comprendre notre histoire récente qui certes n'est pas plus glorieuse que la situation historique combattue. La rédaction de *Main basse sur l'éducation* montre que ce travail est déjà amorcé.

Bernard JASMIN

Gilles GAGNÉ (dir.), *Main basse sur l'éducation*, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 294 p.

Ce livre accuse et dénonce le ministère de l'Éducation, les syndicats d'enseignants et les facultés d'éducation. Selon les auteurs, cette triple alliance aurait fait main basse sur l'éducation, la vidant inexorablement de l'idéal de culture, de savoir et de pensée critique qui lui donnait autrefois son sens. La recension qui suit n'entre pas dans le détail de l'argumentaire de chacun des neuf auteurs. Plutôt elle répond à l'accusation générale, à partir du point de vue d'un professeur d'éducation.